Gide sur les pas de Novalis Des *Disciples à Saïs* au *Voyage d'Urien*

NFLUENCE du poète romantique Novalis sur le jeune Gide a été soulignée depuis longtemps, notamment par Renée Lang, dans André Gide et la pensée allemande. Après avoir présenté l'idéalisme qui rapproche les deux écrivains et relevé certaines similitudes entre la biographie de Novalis et celle de Gide, ou plutôt celle d'André Walter, Renée Lang observe : « C'est avec Le Voyage d'Urien, et sans doute par suite de l'incitation de Maeterlinck, que le contact entre les deux poètes devint effectif. [...] Ici la ressemblance avec Les Disciples à Saïs devient frappante ¹. » En établissant ensuite un rapprochement entre un passage précis des Disciples et une phrase d'Ellis (« Il est encore d'autres terres, et que tu n'auras pas connues ; que tu ne connaîtras jamais. Que t'eût servi de les connaître? Pour chacun la route est unique et chaque route mène à Dieu ². »), avant de citer le portrait de

^{1.} Renée Lang, André Gide et la pensée allemande, Paris: Egloff, 1949, pp. 70-1.

^{2.} Le Voyage d'Urien, éd. J-M Wittmann, Lyon: Centre d'études gidiennes, 2001, pp. 125-6 (RRS, p. 60); dans la suite de cet article, les références de page indiquées directement à la suite du titre renverront à cette édition, les références de pages indiquées entre parenthèses après l'indication RRS renverront au volume Romans. Récits et Soties. Œuvres lyriques, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958.

l'enfant au bord de la mer, traduit par Gide et inséré dans la trame de son *Voyage d'Urien*, elle ne rend pourtant pas complètement justice à ce qu'elle appelle simplement une « ressemblance » et ne va guère au-delà de l'opinion de Paul Souday qui, en 1911, présentait déjà le *Voyage* comme « une fantaisie symbolique dans la manière de Novalis ³ ».

Par delà le fait que la quête entreprise par Urien prend son sens dans le contexte d'un idéalisme dont *Les Disciples à Sais*, auquel Gide fait allusion, offre une expression achevée, certains éléments du récit appartiennent en propre à l'imaginaire du romantisme allemand, approché ici à travers l'œuvre de Novalis. Indépendamment de la vision de l'enfant, tout droit sortie des *Disciples* ⁴, deux autres éléments renvoient à l'univers du poète : la source extraordinaire rencontrée par Urien dans la première partie et la figure de la « vierge céleste », à laquelle ressemble Ellis transfigurée, à la fin du récit. De plus, Ellis est alors associée à l'escarboucle ⁵, « cette mystérieuse escarboucle » évoquée dans *Les Disciples à Saïs* comme dans *Heinrich von Ofterdingen*, dont Marcel Brion a souligné qu'elle était « pour les romantiques allemands la pierre précieuse par excellence, un objet magique chargé de puissances surnaturelles ⁶ ».

À côté de cet ensemble d'éléments qui relient plus ou moins étroitement Le Voyage d'Urien aux Disciples à Saïs, c'est aussi à Heinrich von Ofterdingen que le lecteur est implicitement renvoyé. Si le seul titre des Disciples apparaît dans le Subjectif, avec la mention « Lu avec Madeleine », durant l'été 1892, consacré par Gide à la rédaction de son Voyage, ce dernier mentionne la découverte de Novalis dans une lettre à Valéry en date du 11 juin 1892 et consigne dans son journal, durant l'été

^{3. «} André Gide », in Le Temps, 25 juillet 1911.

^{4.} Le Voyage d'Urien, p. 75 (p. 31): « Il avait de grands yeux, bleus comme une mer glaciale; sa peau luisait comme les lys et ses cheveux étaient comme une nuée que le soleil à l'aube colore. »; Les Disciples à Saïs, traduction d'Armel Guerne, Gallimard, coll. « Poésie », 1975, pp. 39-40: « Il avait de grands yeux sombres avec un fond d'azur; sa peau resplendissait comme les lys, et ses boucles étaient comme des fins nuages quand vient le soir. » Les références des citations des Disciples à Saïs renverront toujours à cette édition dans la suite de l'article.

^{5.} Voir Le Voyage d'Urien, p. 127 (RRS, p. 61): « À mesure qu'elle montait, sa robe devenait nuptiale ; je voyais qu'elle était tenue à des épingles d'escarboucle. »

^{6.} Marcel Brion, L'Allemagne romantique, t. I: Le Voyage initiatique, Albin Michel, 1977, p. 187.

1893, sa volonté de « traduire Heinrich von Ofterdingen sans plus attendre ⁷ ». La correspondance avec Maurice Maeterlinck — engagé de son côté dans la traduction des Disciples à Saïs et qui, dans une lettre où il clame son admiration pour Le Voyage d'Urien, déclare à Gide : « Je vous salue et aime en Novalis et suis bien près de vous aimer plus que lui » —, avec Juliette Gide, ou encore avec Edmond Jaloux, témoigne de l'avancement de ce projet et des difficultés rencontrées par Gide, qui ne mènera pas à son terme cette traduction, en même temps qu'elle reflète l'admiration enthousiaste des écrivains de cette génération pour Novalis. Il est permis de supposer que Gide a pu lire Heinrich von Ofterdingen à l'époque où il découvrait Novalis ; dans tous les cas, le rôle dévolu à l'escarboucle dans Heinrich, ou le traitement de la figure de Mathilde, autre figure de la « vierge céleste », s'accordent avec le contenu des Disciples à Saïs et, du même coup, éclairent aussi Le Voyage d'Urien qui reprend ces éléments.

Plus généralement, la référence à Novalis participe d'un dispositif intertextuel complexe et relativement hétérogène, même si elle y occupe une place importante. À l'époque où il préparait son Voyage, Gide, dans son carnet de lectures, affirmait « chercher l'excitation souhaitée un peu partout: dans l'Odyssée, Humboldt, Chateaubriand, etc. — mais dans aucune lecture persévérée 8 », et Valéry, découvrant l'œuvre, y avait aussitôt flairé des « odeurs diverses », notamment celle de « Flaubert, passim. Barrès. Maeterlinck. Par endroits presque... Vathek 9!!! ». Dans cet ensemble touffu de réminiscences, d'allusions, voire de citations directes, les œuvres fondatrices d'une tradition de la quête initiatique dans la littérature occidentale occupent logiquement une place prépondérante, de l'Odyssée à la Quête du Graal. Les références à des œuvres qui illustrent une vision du monde et une esthétique idéalistes sont également nombreuses, qu'il s'agisse des livres de cette époque où l'affirmation du symbolisme s'accompagne d'une renaissance de l'idéalisme, ou des lectures prisées par cette génération. Véritable profession de foi idéaliste en même temps que récit exemplaire d'une quête initiatique, Les Disciples à Saïs se situe donc à la croisée des chemins et s'impose donc comme un modèle propre à suggérer une lecture du Voyage d'Urien.

Assez logiquement, le début et la fin de l'œuvre font donc écho aux

^{7.} Journal 1887-1925, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 169.

^{8.} Subjectif, in Cahiers André Gide 1, p. 45.

^{9.} Correspondance 1890-1942, [janvier 1893], Gallimard, 1955, p. 179.

Disciples, comme pour encadrer le récit du voyage, dont le livre de Novalis indique l'enjeu et la finalité, ou, plus exactement, l'une des fins possibles. Au début des Disciples, l'un des personnages rappelle le souhait du maître: « il veut que nous suivions chacun notre propre voie, car toute voie nouvelle traverse de nouvelles contrées et reconduit chacun, à la fin, à ce domicile, à cette patrie sacrée. Je veux, moi aussi, décrire de la sorte ma Figure; et si, d'après l'inscription, aucun mortel ne soulève le voile, alors nous devons tâcher à nous faire immortels 10. » Au moment de s'élancer dans leur périple, à travers les paysages changeants des îles pernicieuses, de la Mer des Sargasses et du pôle, les compagnons d'Urien sont eux-mêmes soucieux de distinguer l'accidentel et l'éphémère de l'essentiel, en apprenant « à discerner les choses qui passent d'entre les îles éternelles ». Ils se déclarent, l'un « tourmenté d'un désir de conquête », l'autre animé par la volonté de trouver des « pays pour raconter nos belles âmes 11 ». Traverser les apparences, atteindre à une vérité essentielle qui se trouve dans le sujet lui-même, cette ambition, strictement idéaliste, fait écho à celle des Disciples de Novalis en même temps qu'elle consacre Urien comme un épigone du Narcisse gidien.

Pour autant, ce projet idéaliste n'est pas véritablement mené à terme. Bien au contraire, Gide semble se livrer dans son *Voyage* à une mise en question méthodique de l'idéalisme, notamment dans le premier épisode, qui soumet les pèlerins à la tentation de la jouissance sensuelle, voire de la disponibilité célébrée plus tard dans *Les Nourritures terrestres*. Mais, précisément parce que *Le Voyage d'Urien* apparaît comme le premier d'une longue série de « livres ironiques (ou critiques) ¹² », parce que ce *Voyage* se donne conjointement pour une œuvre idéaliste et la subversion ironique d'un possible roman symboliste, la fin du récit répond en quelque sorte au début, en marquant la fin de la quête initiatique entreprise par les personnages. La dernière phrase : « Et nous étant encore agenouillés, nous avons cherché sur l'eau noire le reflet du ciel que Je rêve ¹³ », installe en effet les personnages dans la posture de Narcisse, tout en évoquant à nouveau *Les Disciples à Saïs*. L'un des disciples célèbre la vertu de l'eau en ces termes : « Ce n'est pas un simple reflet que

^{10.} Les Disciples à Saïs, p. 42.

^{11.} Le Voyage d'Urien, pp. 56-7 (RRS, p. 18).

^{12.} Voir la lettre à Jacques Copeau du 29 août 1913 placée en tête des *Caves du Vatican, RRS*, p. 679.

^{13.} Les Disciples à Saïs, pp. 75-6.

nous met le ciel dans l'eau, c'est une subtile alliance, un signe de voisinage; et si l'élan insatisfait du désir veut se jeter vers les hauteurs immenses, l'amour heureux descend volontiers vers les profondeurs du jour 14. » Atteindre au divin, ou à l'idéal, en découvrant le secret de la beauté du monde au cœur de la nuit, au plus profond du sujet, c'est ce projet strictement idéaliste qu'auraient finalement accompli Urien et ses compagnons. La dialectique de la nuit et du jour, de la lumière à découvrir au sein même de l'obscurité est caractéristique de l'univers de Novalis — elle trouve sa parfaite expression dans les *Hymnes à la nuit* — et, plus généralement, de toute une poésie marquée par l'idéalisme. Urien prétend déceler le « reflet du ciel » dans « l'eau noire », comme il retrouve la lumière au cœur de l'obscurité, au moment de découvrir, à la naissance d'une « aube incolore », la page blanche tenue par un cadavre congelé.

Cette mystérieuse page blanche, qui préfigure la fin de *Paludes*, dans la mesure où elle semble inviter le lecteur à la compléter en fonction de son « idiosyncrasie » et de sa culture, résume de façon symbolique l'ambiguïté de cette quête initiatique. Parce que sa découverte est présentée comme décevante, cette page tenue par le cadavre congelé suggère l'échec de la recherche d'une vérité et d'une harmonie cachées, voire le caractère vain de toute entreprise de ce type, même si l'échec peut aussi sanctionner l'exploration des terres stériles de la métaphysique et des « Spitzbergs de la raison pure » évoqués par Novalis ¹⁵. Pour ouvrir la voie à différentes interprétations, cette confrontation finale avec le blanc n'en doit pourtant pas moins être considérée, de manière privilégiée, comme le point d'aboutissement de la référence aux *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, d'Edgar Poe, qui court à travers tout *Le Voyage d'Urien*; dans cette perspective, elle constitue un élément à part entière de la structure du roman initiatique.

Dans son essai sur Le Voyage initiatique, Marcel Brion a bien souligné la façon dont le récit de Poe reprend la structure et les enjeux de la

^{14.} Les Disciples à Saïs, p. 75.

^{15.} Voir Marcel Brion, L'Allemagne romantique, t. II: Novalis – Hoffmann – Jean-Paul – Eichendorff, Albin Michel, 1963, p. 16: « L'instinctive hostilité qu'il éprouvait contre les théories de l'Aufklärung, le rationalisme qui gèle le cœur et l'esprit, et les "Spitzbergs de la raison pure", le dispose à adopter l'idéalisme fichtéen, qui convient à sa sensibilité et à la conception du monde qu'il a déjà édifiée. »

quête initiatique telle qu'elle se présente dans les œuvres du romantisme allemand ¹⁶. La disparition de Pym dans « le blanc » pourrait ainsi marquer l'accès à « une autre vie surnaturelle », pour Brion, qui souligne par ailleurs : « Le symbolisme isiaque du Génie du pôle est sans équivoque, et nous nous sentons invités à nous retourner vers les *Disciples à Saïs* de Novalis, et à nous demander si Pym a pu "lever le voile de la déesse" et si la fin de sa quête est la mort ou l'accession à une forme de vie supérieure ¹⁷. » Par delà ce qui unit objectivement Poe et Novalis, le surnaturalisme du premier et l'idéalisme du second, on observera au demeurant que Gide, au mois de juin 1892, soit en pleine rédaction du *Voyage d'Urien*, évoquait dans une même lettre à Valéry son enthousiasme pour Novalis et les mérites de Poe :

À cause d'Emmanuèle, je n'étais pas à la maison. Même, à part de très rares, personne ne me croyait à Paris. Je puis te le dire à toi, parce que ton sourire est amical et que tu sais tous les silences. J'aime Edgar Poe maintenant plus encore de le sentir aimé par elle; Morella, je t'assure, c'est elle — et tous deux nous lisions cette fois la *Révélation magnétique*. Poe a la pureté du diamant. Il y en a, à qui nous reviendrons toujours.

Je crois que Novalis est de ceux-là. Je ne le lis que depuis une semaine, mais il dit des secrets qui n'étaient sus de personne.

C'est le premier Allemand qui m'ait donné des joies de stylisé à le lire. Puis il est chaud comme un ange.

« Il avait de grands yeux bleus comme une mer profonde ; sa peau luisait comme les lys et ses cheveux semblaient une nuée que le soleil du soir colore. Sa voix nous étreignait le cœur ; nous lui eussions donné volontiers nos coquilles, nos insectes et nos pierres, volontiers tout ce que nous avions, tant sa voix charmante était douce. » Je te traduis ça de lui-même 18.

Deux modèles intertextuels, Les Disciples à Saïs et Les Aventures d'Arthur Gordon Pym, convergent donc dans Le Voyage d'Urien pour donner à l'expédition d'Urien, jusque dans la dernière partie, l'allure d'une quête idéaliste dont la réussite apparaît tout à la fois probable et douteuse, conformément à ce que suggère l'ensemble même du récit gidien.

À l'ambiguïté qui marque l'aboutissement de la quête s'ajoute celle

^{16.} De ce point de vue, l'observation suivant laquelle : « Si nombre des œuvres de Poe se rattachent à la catégorie assez vague de l'idéalisme littéraire, tel n'est cependant pas le cas des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* », dans l'introduction de notre édition du *Voyage d'Urien*, p. 29, mériterait d'être nuancée.

^{17.} Voir L'Allemagne romantique, t. I: Le Voyage initiatique, op. cit., pp. 72-3.

^{18.} Correspondance 1890-1945, [11 juin 1892], op. cit., p. 163.

qui concerne le but même de cette expédition. Elle se trouve soulignée dès le début du récit par le débat entre les personnages, puisqu'à la volonté affirmée par les uns de découvrir des « pays pour raconter [leurs] belles âmes » s'oppose le désir de « quelque chose d'autre ¹⁹ » exprimé par les autres. Dans ce contexte, la référence récurrente à Novalis joue le rôle d'un fil d'Ariane qui accompagne le déroulement de cette quête d'une vérité capable de conjoindre la vérité et les apparences, cependant que, parallèlement, la recherche « d'autre chose » suit son cours.

Le portrait de l'enfant emprunté aux Disciples à Saïs prend ainsi pleinement son sens en ce qu'il s'oppose à une autre description de jeune garçon. L'enfant mystérieux, dans les Disciples, est le dépositaire de l'enseignement du maître, qui souligne à son propos : « un jour il reviendra et il restera parmi nous; l'enseignement, alors, cessera ²⁰. » L'un des disciples avoue pour sa part : « L'enfant, lui, je l'aurais volontiers questionné: je trouvais dans ses traits une certaine ressemblance, et auprès de lui, tout me semblait devenir intérieurement plus clair. S'il était resté plus longtemps, j'en aurais certainement appris davantage 21. » Il détient un secret, celui d'une « langue sacrée », perdue, supraterrestre, capable de révéler l'harmonie secrète du monde 22. Cet enfant est lié consubstantiellement aux éléments naturels (ses yeux sont comparés au ciel, sa peau à des fleurs, ses boucles à des nuages) parce qu'il détient la clef du mystère et pourrait permettre de renouer avec « l'âge d'or » célébré par Novalis. Or dans Le Voyage d'Urien, il a été donné de rencontrer auparavant un autre jeune garçon, qui, dans un village aux « maisons closes », dans « une intolérable touffeur », « devant une porte, assis sur les marches du seuil, [...] tripotait sa hideuse mentule ²³ ». L'opposition des deux enfants, c'est celle du ciel et de la terre, pour ne pas dire celle du ciel et de l'enfer : l'expédition ne se poursuivra pas sans la perte de quelques compagnons qui auront renoncé à quêter une vérité idéale et, succombant à l'appel du désir, auront mordu dans les fruits tentateurs et embrassé les femmes semblables à des sirènes. Si Urien peut continuer à explorer la voie tracée par André Walter et définie dans Le Traité du Narcisse, un autre chemin, ombreux, s'offre aux pèlerins, qui doit con-

^{19.} Le Voyage d'Urien, p. 57 (RRS, p. 18).

^{20.} Les Disciples à Saïs, p. 40.

^{21.} Les Disciples à Saïs, p. 41.

^{22.} Voir Les Disciples à Saïs, p. 77.

^{23.} Le Voyage d'Urien, p. 66 (RRS, p. 24).

duire à affronter les troubles du désir, en obéissant aux injonctions impérieuses du corps : angélisme contre onanisme, voire uranisme...

Dans cette opposition, les éléments qui, dans le Voyage, renvoient aux Disciples à Saïs, se situent évidemment du côté d'un angélisme « andréwaltérien » et s'opposent à d'autres éléments qui participent au contraire d'une démystification de l'idéalisme, voire de la voie littéraire empruntée par Gide avec ses Cahiers et, plus encore, avec son Traité du Narcisse. Cette opposition va notamment se traduire, dans le Voyage, par le dédoublement qui affecte le personnage d'Ellis. Associé aux livres, aux « vieilles pensées », le personnage d'Ellis, dans « la Mer des Sargasses », apparaît comme une version dégradée de l'Emmanuèle des Cahiers d'André Walter: il permet notamment à Gide de s'interroger ironiquement sur la place réservée jusqu'alors à Madeleine, dans sa vie comme dans son œuvre. Combler le désir « d'autre chose » suppose d'abandonner Ellis ou, du moins, de s'écarter de la voie qu'elle semble tracer. Pourtant, plus loin dans le récit, Ellis, un temps perdue de vue, réapparaît finalement, véritablement transfigurée. Après lui avoir rappelé « que ce n'était dès là-bas que posséder était possible », elle regrette de n'avoir pu faire avec lui « la route étoilée, [...] vers les pures lumières », enfin se relève « comme un ange chargé de prières » et reprend « le chemin séraphique » sous le regard d'Urien : « À mesure qu'elle montait sa robe devenait nuptiale; je voyais qu'elle était tenue à des épingles d'escarboucles; elle rayonnait de tous les rayons des sept mystiques pierreries 24. » L'apothéose d'Ellis remet au premier plan, à la fin du Voyage, la quête initiatique, en reléguant au second la découverte des nourritures terrestres. Si cette apothéose peut évoquer différents textes - elle rappelle notamment celle de Béatrice, à la fin du Paradis de Dante —, Ellis transfigurée évoque surtout la « vierge céleste » présente chez Novalis. Ainsi, cet épisode indique l'issue d'un chemin auparavant balisé, dans le récit, par la découverte de l'enfant mystérieux et de la source cristalline, autant d'éléments qui évoquent précisément Les Disciples à Saïs.

Dans l'œuvre de Novalis, le premier narrateur déclare chercher « le chemin où, profondément endormie, est la vierge vers laquelle [s]on esprit tend ». Animé par le souci de trouver « un jour, ce qui constamment m'émeut : *elle* est présente », sa quête le conduit « de côtés et d'autres, et tout, pour [lui], se compose en une image plus haute, s'associe sous un

^{24.} Le Voyage d'Urien, pp. 124-7 (RRS, pp. 60-2).

ordre nouveau, et toutes choses [lui] évoquent un monde unique 25 ». À cette recherche répond, plus loin dans le récit, celle de Hyacinthe ²⁶, qui le conduit à quitter celle qu'il aime, Fleur de rose : « quelque chose me pousse en avant; si je veux me rappeler le temps passé, des pensées plus puissantes se jettent en travers; enfuie est toute quiétude, et avec elle mon cœur et mon amour; il faut que je parte à leur recherche. Où, je voudrais bien vous le dire, mais je ne le sais pas moi-même : c'est où réside la Mère des Êtres, la Vierge voilée. Mon cœur s'embrase et aspire après elle. » Le voyage entrepris par Hyacinthe présente des similitudes avec celui d'Urien, puisqu'il traverse des paysages changeants et subit la dilatation et la concentration temporelles rendues, dans le récit de Gide, par la transformation progressive de la Mer des sargasses en un mince chenal, de plus en plus fangeux. Enfin, « le temps lui devint lent à s'écouler et son inquiétude intérieure s'apaisa » et, après avoir traversé les épreuves, « maintenant les paysages redevenaient aussi plus riches et plus divers, l'air tiède et bleu, le chemin plus égal ». Un « doux appel » monte alors en lui et modifie à nouveau sa perception du temps : « le temps s'accélérait de plus en plus, se précipitait comme si, lui-même, il se fût vu approchant du but. » C'est dans ce contexte qu'il découvre « une source cristalline et abondante de fleurs qui descendaient au creux d'une vallée entre de noires colonnes dressées jusqu'au ciel. Amicales, elles le saluèrent de paroles familières. » Invité par « les fleurs et la source » à « boire de l'eau fraîche », Hyacinthe peut poursuivre son chemin, mené par « le rêve », jusqu'à atteindre le but de sa quête : « Tout cela lui semblait parfaitement connu, et cependant dans une telle gloire jamais vue que s'y évanouissaient les derniers vestiges du terrestre. — et il se trouva devant la vierge céleste! il souleva le léger, le brillant voile, et Fleur de rose fut dans ses bras !... »

Dans Le Voyage d'Urien, les pèlerins découvrent « une fontaine claire », dont l'eau est « azurée ». Après en avoir bu, ils sont ravis par « une allégresse séraphique » et leur vision du monde s'en trouve modifiée : « La campagne, après, nous a paru plus belle, et nous nous étonnions de toute chose ²⁷. » Tout se passe donc comme si Urien et ses compagnons se préparaient à redécouvrir cette communion harmonieuse avec

^{25.} Les Disciples à Saïs, p. 41 (en italiques dans le texte).

^{26.} L'histoire de Hyacinthe et Fleur de rose occupe les pp. 59-61; les citations qui suivent, dans ce paragraphe, renvoient à ce récit.

^{27.} Voir Le Voyage d'Urien, pp. 74-5 (RRS, pp. 30-1).

la nature qui, chez Novalis, caractérisait l'âge d'or. Dans cette eau pure réside le secret du monde, dans Les Disciples à Saïs : avant même d'évoquer la « source cristalline » découverte par Hyacinthe, Novalis célèbre « la source de la liberté », dans laquelle il faut « retremper notre courage pour les exploits » et qui permet de découvrir une vérité universelle : « le monde est en nous, plus pur, en cette source. C'est là que se révèle le sens profond de ce spectacle immense, chamarré, complexe ²⁸. » De plus, après avoir bu cette eau azurée, les compagnons rencontrent sur le sable « l'enfant mystérieux », celui qui détient le secret du monde, dont Gide a directement emprunté la description à l'œuvre de Novalis. La capacité supposée de l'enfant de permettre l'accès à un mystère essentiel semble soulignée, dans Le Voyage d'Urien, par le fait que Gide le dépeint occupé à « comprendre des mots qu'il avait tracés sur le sable ²⁹ ». Or, chez Novalis, « le sens profond » du spectacle chaotique renvoyé par le monde peut se lire sur le sable : « une comparaison ailée, quelques traits sur le sable, et c'en est assez pour comprendre. Tout est, pour nous, ainsi qu'un grand cryptogramme dont nous possédons la clef ³⁰. »

Reste qu'Urien, contrairement à Hyacinthe, ne découvre pourtant ni la vérité du monde, ni la vierge vers laquelle il pourrait tendre. Au lieu de constituer un aboutissement, cette rencontre ne représente pour lui qu'une étape : les pèlerins reprennent leur route et continuent leur exploration des îles, pour tomber bientôt prisonniers de la reine Haïatalnefus. Rendue possible par la découverte de la source et par cette rencontre de l'enfant mystérieux, leur initiation reste inachevée. Dans le cours des aventures qui suivent, Urien et ses compagnons, loin de se donner la chance de saisir la clef du « grand cryptogramme », affrontent au contraire la beauté et la diversité du réel.

Les retrouvailles avec Ellis, à la fin du récit, semblent renouer le fil de cette initiation interrompue par le départ intempestif des compagnons. Cette Ellis transfigurée, qui proclame que « rien ne finit qu'en Dieu », regrette de n'avoir pas fait, aux côtés d'Urien, « la route étoilée, ensemble, seuls, vers les pures lumières » et s'élève dans le ciel « à la manière d'un ange séraphique ³¹ », apparaît comme l'épigone d'Emmanuèle, la bien nommée. Cette image idéale s'oppose au portrait démystificateur d'une

^{28.} Les Disciples à Saïs, p. 54.

^{29.} Le Voyage d'Urien, pp. 75-6 (RRS, p. 31).

^{30.} Les Disciples à Saïs, p. 54.

^{31.} Le Voyage d'Urien, pp. 126-7 (RRS, p. 61).

Ellis importune, associée au passé et incapable de conduire Urien ailleurs que dans une impasse, exactement comme l'enfant mystérieux s'opposait, dans la première partie, à celui qui tripote sa « hideuse mentule ». Son apparition annonce la continuation, voire l'accomplissement de la quête initiatique. Elle introduit Urien dans un monde de lumière découvert au cœur même des ténèbres : « Et m'ayant pris par la main elle me conduisit sur une roche haute d'où l'on apercevait la mer. Je regardai, et soudain la nuit se déchira, s'ouvrit, et se déploya sur les flots toute une aurore boréale 32. » Tout en renvoyant à la figure d'une Madeleine idéalisée sous les traits d'Emmanuèle et au rêve, encore possible, d'une union avec elle — « à mesure qu'elle montait sa robe devenait nuptiale ³³ » —, cette apothéose d'Ellis entre en résonance avec les textes de Novalis. La découverte de la lumière au cœur de la nuit, l'union mystique dans la mort, évoquent plus particulièrement « la sixième Hymne, cime et couronnement de l'œuvre tout entière, chant d'adieu et chant de joie, pressentiment de l'union mystique, en Sophie et par Sophie, avec le Christ et avec Marie 34 ». Ellis, à ce moment, évoque aussi Mathilde, qui conduit Heinrich Ofterdingen « jusqu'au seuil de la Sagesse divine ». Pour Heinrich, elle est « la sainte qui porte Dieu à [s]es vœux, celle par qui il se révèle à [lui] »: « Mathilde (comme Sophie, comme la Béatrice de Dante) est l'illumination par l'amour, puisque l'amour est la présence de Dieu parmi nous 35. » Comme telle, les retrouvailles avec Ellis répondent aussi à la découverte conjointe de l'amour et de la vérité par Hyacinthe, dans Les Disciples à Saïs; mené par « le rêve », ce dernier touche ainsi au but: « Tout cela lui semblait parfaitement connu, et cependant dans une telle gloire jamais vue que s'y évanouissaient les derniers vestiges du terrestre, — et il se trouva devant la vierge céleste! il souleva le léger, le brillant voile, et Fleur de rose fut dans ses bras 36 !... » La présence des « épingles d'escarboucles » suggère aussi l'idée d'une initiation réussie, en établissant un autre lien avec les Disciples. C'est en faisant rayonner la lumière des escarboucles que le Maître, à la fin des Disciples à Saïs, ouvre la voie d'une alliance qui prélude à la redécouverte d'une harmonie

^{32.} Le Voyage d'Urien, p. 124 (RRS, p. 60).

^{33.} Le Voyage d'Urien, p. 127 (RRS, p. 61).

^{34.} Marcel Brion, L'Allemagne romantique, t. II: Novalis – Hoffmann – Jean-Paul – Eichendorff, op. cit., p. 34.

^{35.} *Ibid.*, pp. 88-9.

^{36.} Les Disciples à Saïs, p. 61.

perdue et d'une vérité idéale, rendue possible par les voyages accomplis par les personnages :

Le Maître fit apporter une de ces pierres singulièrement lumineuses qu'on nomme escarboucles, et une lumière rouge, forte et claire, baigna toutes les formes et tous les vêtements. Bientôt, une entente amicale se fit entre tous, une profonde sympathie les gagna. Cependant qu'une musique, de loin, se faisait entendre et qu'une flamme rafraîchissante scintillait dans les cristaux et jusque sur les lèvres de ceux qui parlaient, les étrangers narraient les souvenirs remarquables de leur lointain voyage ³⁷.

Plus généralement, on se souviendra que dans Heinrich von Ofterdingen l'escarboucle est « la pierre qui manque à la couronne impériale », dont la découverte marque la recomposition de l'unité perdue du monde : « Comme dans les récits ésotériques et les contes de fées qui en dérivent, la mission de l'élu est de compléter ce qui manque, après quoi l'harmonie universelle sera rétablie, l'opération spagyrique réussira, le monde recouvrera sa totalité ³⁸. » Après ces retrouvailles avec Ellis, il ne reste plus à Urien qu'à entrer dans l'univers de la blancheur, ce qui, dans ce contexte, suggère plutôt la réussite de sa quête initiatique, en même temps que la constance avec laquelle Gide accomplit son projet initial d'écrire un récit strictement idéaliste, tout en s'employant ouvertement à le mettre en question par l'ironie. C'est, au demeurant, sur cette dimension strictement idéaliste qu'il choisira un peu plus tard de mettre l'accent, dans sa préface à une nouvelle édition du Voyage d'Urien, ce qui lui vaudra des compliments de la part de Madeleine : « excellente, parfaite - je ne puis te dire combien de fois je l'ai déjà lue, toujours sentant davantage à quel point elle va profond: Novalis, Emerson disent un peu la même chose, mais pas si bien ³⁹. »

^{37.} Les Disciples à Saïs, p. 77.

^{38.} Marcel Brion, L'Allemagne romantique, t. I: Le Voyage initiatique, op. cit., p. 215.

^{39.} Madeleine Rondeaux à Gide, Jeudi 18 octobre [18]94 et suivants, Correspondance avec sa Mère (1880-1895), Gallimard, 1989, p. 510.